

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jacques Poulin, France Daigle

André Brochu

Number 145, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66041ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (2012). Review of [Jacques Poulin, France Daigle]. *Lettres québécoises*, (145), 18–19.



JACQUES POULIN

L'homme de la Saskatchewan

Montréal / Arles, Leméac / Actes Sud, 2011, 121 p., 15,95 \$.

La Saskatchewan ou le Québec ?

Il est question du français dans le dernier roman de Jacques Poulin, mais surtout de l'amour, et les deux sujets sont liés (encore qu'on puisse en douter) de façon fort subtile.

L'« homme de la Saskatchewan », que le titre met en évidence, n'est pas le personnage principal du roman. Il s'agit d'un jeune joueur de hockey, Isidore Dumont, descendant de Métis et, plus précisément, de Gabriel Dumont, chef militaire de Louis Riel et héros méconnu de la rébellion de 1885.

Écrivains fantômes

Au moment d'entrer dans le Grand Club (où l'on reconnaît aisément les Canadiens de Montréal), ce jeune gardien de but, né à Batoche et fidèle à son passé, voudrait que son équipe fasse de nouveau la place qui leur revient aux francophones, et il décide de donner la plus grande publicité possible à ses idées en publiant son autobiographie. Il s'adresse alors à Jack Waterman, écrivain que nous a fait connaître *Volkswagen Blues*, l'un des romans les plus estimés de Poulin. Le « vieux Jack » accepte le rôle d'écrivain fantôme (ou de « nègre »), puis doit se désister, requis par d'autres occupations. Il confie alors la tâche à Francis, son jeune frère. Francis n'est pas écrivain, mais il finit par accepter. Il aura l'assistance de nulle autre que la Grande Sauterelle, Métisse elle aussi et personnage bien connu de Poulin depuis *Volkswagen Blues*.

Une idylle

C'est ainsi qu'une délicate idylle se noue entre le « petit frère » et la femme aux longues jambes, aux yeux noirs et au doux sourire. L'intrigue principale est faite de ce rapprochement, très lent à se produire, qui aboutit à une seule étreinte au terme des longs élans amoureux de Francis, marqués par une infinie timidité — ce qui n'est pas sans rappeler *Volkswagen Blues*.

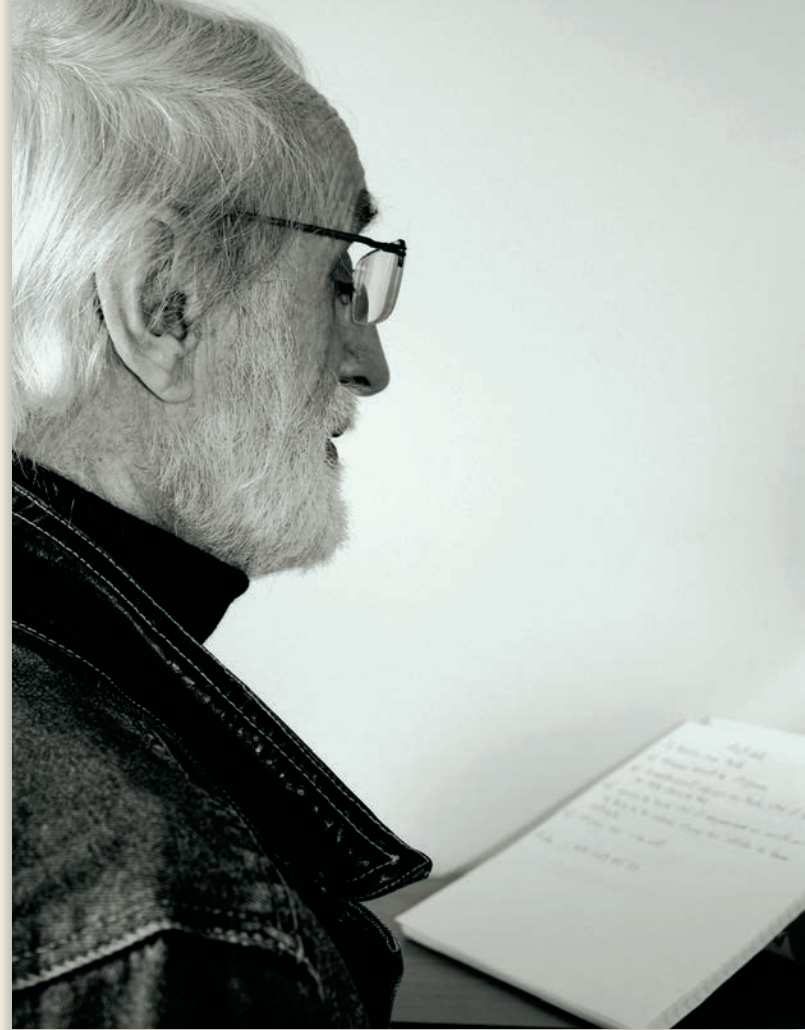
Il y a d'autres intrigues, notamment les menées de deux cadres de la Ligue de hockey qui tentent de dérober à Jack le manuscrit de la prétendue autobiographie dont ils le croient l'auteur. Il s'agit là d'une ramification de cette intrigue qui donne son titre au roman, mais qui n'est pas la plus importante. Le personnage principal n'est ni Dumont ni Jack mais plutôt Francis l'énamouré, cet « homme de Québec » qui n'a guère à voir avec les Métis de la Saskatchewan, le hockey et le combat pour le français...

Le français

Il est intéressant, du reste, de voir apparaître ce thème nationaliste en relation avec une collectivité lointaine, celle des Métis, d'une part, et un



Tous les lecteurs et commentateurs de Jacques Poulin sont sensibles à la clarté et au charme de son écriture. On retrouve ces qualités dans ce beau roman, encore une fois associées à la complexité du discours romanesque.



JACQUES POULIN

sport aussi populaire que le hockey, d'autre part. Isidore Dumont, le jeune sportif militant, s'en prend à une organisation sourde aux aspirations identitaires des Canadiens français et qui n'a rien à craindre d'un sursaut de fierté collective. La revendication du Métis, rejeton d'une ethnie en voie de disparition, ne peut même pas s'appuyer sur le

sentiment communautaire des Québécois, que l'absence de joueurs francophones laisse bien indifférents. Dumont ne fait de tort qu'à lui-même. C'est ainsi que Jacques Poulin reprend une question fondamentale qu'il traite par la bande, en évitant de tomber dans le militantisme.

Quant à l'amour, il est abordé de façon aussi oblique, par menues touches où le désir physique et le sentiment se confondent. Cette intrigue, en un sens, est parfaitement distincte de l'autre, le Québec et la Saskatchewan voguent séparément, et pourtant, l'auteur réussit à créer entre elles un subtil rapport métaphorique puisque Francis, en vertu de la fausse autobiographie, est Isidore, que Francis par ailleurs aime une Métisse, et que l'amour se conquiert, patiemment, comme Isidore voudrait conquérir une place pour le français...

Tous les lecteurs et commentateurs de Jacques Poulin sont sensibles à la clarté et au charme de son écriture. On retrouve ces qualités dans ce beau roman, encore une fois associées à la complexité du discours romanesque. Certes, celui-ci se défend de rien briser. Il tire sa force du mélange d'intrigues en apparence anodines, sans guère de rapports entre elles, mais pourtant liées par-dessous, de fort savante façon.



FRANCE DAIGLE

Pour sûr

Montréal, Boréal, 2011, 752 p., 34,95 \$.

La vie simplement chiac

Bible ? Encyclopédie ? Monument dressé au chiac (le parler des Acadiens) ? Roman-réalité ? Autofiction ironique ? Fiction mathématique ? Un peu tout cela... mais moins, sans doute.

En exergue au chapitre 3, France Daigle cite Italo Calvino qui écrit :

La littérature ne peut vivre que si on lui assigne des objectifs démesurés, voire impossibles à atteindre. Il faut que les poètes et écrivains se lancent dans des entreprises que nul autre ne saurait imaginer, si l'on veut que la littérature continue de remplir une fonction. (p. 125)

L'auteure a manifestement fait sien ce conseil et elle le suit avec application. Elle se réclame aussi d'Umberto Eco (*L'œuvre ouverte*), autre moderniste.

Roman de la vie quotidienne

Le lecteur, quant à lui, est d'abord décontenancé par ce livre énorme (752 p.), fait de 1 728 (12x12x12) fragments juxtaposés, composés, pour une bonne part, de scènes de la vie quotidienne construites autour d'un petit nombre de personnages récurrents et, d'autre part, de textes d'accompagnement qui prennent souvent la forme de notes à caractère ou allure encyclopédique. Ou de spéculations joyeusement inutiles qui peuvent rappeler certaines pages de *Penser / Classer*, de Georges Perec.



Loin de raconter le non-ordinaire ou l'extraordinaire, France Daigle nous fait inlassablement le récit de l'ordinaire, c'est-à-dire des mille et une façons de vivre le quotidien à l'état pur. Par exemple, Terry, pour s'assurer que la compagnie ne le trompe pas, compte les carrés d'un rouleau de papier toilette, en vérifie l'épaisseur, etc. Certes, il s'agit du quotidien particulier de l'Acadien, celui de Moncton ou des localités avoisinantes, mais il ressemble fort à celui de partout, le vôtre, le mien. Le « roman » de France Daigle est une sorte de catalogue en acte des gestes accomplis seul ou en petit groupe — des

gestes, dis-je bien, et non des actions, lesquelles n'existent pour ainsi dire pas. Ce catalogue animé et parlé rejoint, par la structure énumérative qui le sous-tend, les très nombreuses listes inhérentes aux propos encyclopédiques ou simili-encyclopédiques qui composent le reste du livre.

Disparité

Ces propos sont souvent intéressants en soi, comme ceux qui se rapportent à Freud, à Lacan (la psychanalyse) ou encore, à André Comte-Sponville ; ils forment une sorte de voûte conceptuelle au-dessus — mais très loin — des scènes quotidiennes. D'autres propos, moins instructifs, concernent des loisirs comme le scrabble, les mots croisés, la broderie, etc., et d'autres appliquent un commentaire mathématique à différentes réalités, notamment au livre lui-même qui semble obéir à une logique numérique fondée sur le chiffre 12. D'autres encore se rapportent avec humour aux précédentes publications de l'auteure. On trouve donc une disparité voulue de perspectives, plus ou moins réduite par une stratégie d'écriture dont le sens est loin de sauter aux yeux.

Ode au schiac

Ce qui sollicite sans doute le plus l'attention du lecteur, c'est l'utilisation massive du chiac. On pourrait soupçonner l'auteure d'avoir voulu donner ses lettres de noblesse à cette langue en en faisant le matériau d'une œuvre de grande dimension, et il est vrai qu'on prend beaucoup de plaisir à lire ces dialogues où le français et l'anglais composent ensemble une syntaxe et un lexique inhabituels. « Y mindont pas une couple de puffs icitte pis là, as long que le monde se contrôle pis que ça seille gardé hush-hush. Bottom line, c'est aux fumeurs d'être smartes about it » (p. 116). Ou encore : « — Tu veux dire qu'y avont mastermindé ça pour allower que ç'arrive sans que ça se oueille qu'y l'aviont mastermindé ? » (p. 446). Bien entendu, c'est toute la question du français et de la survie acadienne qui se trouve posée là en filigrane. On y voit la modernité et la culture (Terry n'est pas pour rien un libraire passionné de livres français) coexister tant bien que mal avec une spontanéité linguistique phagocytée par l'assimilation.

Faut-il relier l'absence d'action romanesque à la sténose ethnique et culturelle où croupissent les personnages, si attachants soient-ils ? Malgré ses énormes mérites, l'ouvrage de France Daigle souffre d'une carence sur le plan proprement narratif. Rien ne s'y passe, personne n'y accomplit rien au delà de la sphère de vie très immédiate, ce qui est peut-être pour un peuple l'ultime façon de ne pas disparaître... Peut-on voir là une manifestation, parmi tant d'autres, de notre monde hyperfestif d'où tout conflit a disparu et où l'histoire même n'est plus qu'un vague souvenir, suivant l'analyse de l'essayiste Philippe Muray ?

Autre aspect de l'unidimensionnalité festive : les personnages s'adressent à l'auteur, partagent le même espace existentiel, et participent donc d'une liberté — celle du créateur — qui n'est pas la leur.



FRANCE DAIGLE

Certes, il suffit de lire quelques pages pour trouver à cela agrément et confort, très loin des voies romanesques habituelles. Un roman, en principe, raconte quelque chose. Il présente des aventures ou des drames dotés, comme on dit, d'un « puissant » intérêt humain. *Pour sûr* relate plutôt les très menus faits et gestes d'une famille acadienne et de son entourage, surtout les contacts entre Terry, qui est libraire, et son fils Étienne, âgé de quatre ans et demi. Personnages modestes mais éminemment sympathiques, tout comme Carmen (la compagne de Terry) et Marianne (la petite sœur d'Étienne, deux ans).